

lui signifier qu'elle avait terminé sa besogne. Miro s'était débarrassé du pyjama trempé de sa propre sueur et s'était rhabillé aussi vite que son corps fracassé le permettait. Moins d'une minute plus tard il se retrouvait à l'air libre, devant le salon de massage. Complètement hagard.

Après quelques pas douloureux, il se retrouva devant un bar à la mode. Le *Ginki Kids*. Les guirlandes lumineuses éclairaient le balcon rempli de Birmans qui vidaient bruyamment leurs chopes de bière ou leurs verres de whisky de luxe. Il fut tenté. Mais il avait autre chose en tête. D'abord s'éloigner le plus vite. Il claudiqua jusqu'à un taxi qui attendait sagement le client. La voiture était vieille. Presque aussi vieille que la masseuse qui l'avait malmené. Il négocia mollement le prix de la course et monta devant, à côté du chauffeur. Les sièges arrière étaient visiblement tout défoncés et sans doute pleins de puces. Miro en avait attrapé souvent depuis qu'il était arrivé. Des puces ou des moustiques qui se reproduisaient à toute vitesse dans les coffres des voitures et qui s'envolaient en nuage à chaque cahot de la route. Alors il valait mieux monter devant.

Le chauffeur était couvert de tatouages. D'affreux tatouages complètement ratés. Le genre qu'on se fait faire en prison par un codétenu qui apprend un nouveau métier. Pour passer le temps. Le dragon ailé ressemblait à une vache à plumes. Les signes cabalistiques de l'avant-bras se rétrécissaient vers le poignet pour pouvoir tenir sur la surface de la peau. Une tache noire se devinait à la base du cou. Animal ou symbole ? Cela ne ressemblait à rien. Un beau gâchis.

« N'importe quoi ! » Se dit Miro en haussant les sourcils.

L'autre souriait en conduisant. Comme tous les chauffeurs de Birmanie. Et comme tous, ses dents étaient rouges. Un rouge sale, marron, affreux. Le bétel qu'il devait mâcher à longueur de journée laissait des marques indélébiles. Il devait cracher tous les quarts

d'heure le jus infâme. Il y avait des traces sur la portière du côté du chauffeur. Miro les avait vues en contournant la voiture. Charmant. Mais il remarqua aussi qu'il y avait une bouteille en plastique posé par terre à ses pieds. À moitié rempli d'un liquide qu'il n'arrivait pas à distinguer dans la pénombre du soir. Il se rappela qu'une nouvelle réglementation interdisait aux chauffeurs de taxi de cracher leur jus de bétel sur la chaussée. Alors ils avaient tous une bouteille dans laquelle ils pouvaient se soulager de l'immonde macération. Et qu'ils devaient vider le long d'un trottoir, discrètement. Cette pensée lui donna le haut-le-cœur. Il replia machinalement sa jambe le plus loin possible de la bouteille et se força à se concentrer sur le reste de la voiture. La boîte de vitesse était apparente, entre les deux sièges. Il n'y avait plus de cache. Pas plus que pour les parois des portières. On pouvait voir les tringles qui couraient le long de la carrosserie. La moitié du tableau de bord avait aussi disparu et plus aucun voyant n'était allumé. Le pare-brise était criblé d'étoiles et de la colle courait en lignes d'inégales épaisseurs sur les fentes qui menaçaient de céder. Miro était tombé sur une authentique épave. Mais pas pire que la plupart des voitures de Rangoun. Toute déglinguée qu'elle était, celle-ci devait même valoir son pesant d'or. Elle valait sans doute le prix d'une voiture neuve en France ! Les voitures étaient en effet extrêmement chères, car il fallait payer une taxe exorbitante de 300 % à l'importation. Alors on bricolait soigneusement ce qu'on avait jusqu'à ce que le véhicule ne puisse plus avancer. Et Miro n'avait jamais vu de cimetières de voitures ou de casses. C'était un signe.

« Vraiment n'importe quoi », se répétait-il.

Le taxi traversait calmement Golden Valley. Le quartier des riches. Le quartier où les étrangers étaient tenus de s'installer. Le seul quartier où il y avait de l'électricité et le téléphone à peu près en continu. Si on choisissait d'habiter en centre-ville, dans les rares

bâtiments autorisés aux étrangers, on vivait à la chandelle, coupé du monde et occupé une partie de la journée à collecter de l'eau boueuse dans de vieux seaux pour la monter ensuite dans l'immonde appartement moisi d'un immeuble de cauchemar.

Golden Valley était, à l'inverse, une enclave cossue, semée de grandes maisons délicates cachées dans un labyrinthe de verdure. De vieux banians, ancrés au sol comme des titans, garantissaient une fraîcheur aux vieilles demeures qu'ils recouvraient de leurs branches parasol. Un bonheur pour les yeux. Miro remarqua cependant un détail agaçant. Toutes les maisons étaient entourées d'un haut mur d'enceinte surmonté de plusieurs rangées de fil de fer barbelé. Jusqu'à quatre rangées nota-t-il. C'était sans doute pour les plus riches. Un signe extérieur de puissance. Plus on était riche, plus les rangées de barbelés étaient nombreuses. Même si on n'avait rien à redouter. Les cambriolages étaient rares. Un ou deux par an et on en parlait pendant des années. Mais la peur était entretenue. Sciemment selon certains. Les rumeurs d'attaques de propriétés et de cambriolages sanglants étaient soigneusement distillées. Mais c'étaient toujours les mêmes vieilles légendes urbaines qu'on ressortait pour se faire peur. Ou pour faire peur. Et justifier un pouvoir fort, une nation policière. Selon un ami de Miro, l'absence de compagnies d'assurances ou de banques dans lesquelles cacher ses économies devait aussi en rajouter une couche et on ne voulait pas risquer de perdre une vie de labeur. Ou une vie du labeur des autres. Car bien entendu, les riches ne travaillaient pas. Ils encaissaient et accumulaient. Et ils se cachaient dans leurs forteresses, immenses bicoques en bois de l'ère coloniale ou immondes cubes aux colonnes de marbre, cerclés de barbelés et qui faisaient ressembler Golden Valley à un Guantanamo oublié dans la jungle.

Et comme si cela ne suffisait pas, chaque ruelle de Golden Valley pouvait se fermer à l'aide d'un portail. On était alors protégé des

assauts du monde extérieur comme une éventuelle révolte des pauvres qui marcheraient sur les riches pour tout piller et brûler. Cela n'était jamais arrivé dans l'histoire de la Birmanie et cela n'arriverait jamais. Miro en était sûr. Cela relevait encore une fois du pur fantasme. Mais les portes se barricadaient, les regards se faisaient suspicieux et on cherchait de possibles coupables pour des crimes qui n'auraient jamais lieu.

« N'importe quoi ! »

Miro avait rencontré quelques-uns de ces vieux propriétaires qui tenaient la grande partie des richesses du pays. Les vieilles familles de Rangoun de l'ethnie dominante, les *bamars*. Ils se ressemblaient tous. Toujours prompts à sortir de grands sourires obséquieux. À flatter l'étranger qui leur donnait l'impression d'appartenir, eux aussi, à un monde extérieur. Un monde supérieur, civilisé. Pas celui des bouseux ou des *peuples* venant des régions sauvages. On devait être entre gens de bonne compagnie. Si en plus ces étrangers payaient bien, et en général un an en avance, les sourires et courbettes se faisaient plus prononcés. Et les ordres crachés aux domestiques se faisaient plus secs, plus impérieux. Ces vieux rapaces étaient tous liés à la junte militaire. Leurs immenses fortunes s'étaient consolidées avec l'aide de leurs oncles, neveux, fils et cousins, tous généraux de quelque chose. Et tous étaient bien entendu liés à des entreprises florissantes qui n'avaient aucun mal à s'assurer tous les marchés publics ou privés du pays. Avec des marges confortables et des rentes à faire tourner la tête. Ils se gavaient confortablement. Le système était bien huilé. Comme les sourires bien gras de ces vieux propriétaires. Ils étaient tous docteurs de quelque chose, c'était marqué sur la plaque dorée à l'entrée des pompeuses demeures. Leurs femmes rondelettes à la voix grave s'appelaient inmanquablement Daw Kyi Kyi. C'étaient elles, les Daw Kyi Kyi (prononcer *Tshi Tshi*), qui commandaient et en vou-

laient encore plus. C'étaient elles, avec leurs couches de plâtre jaune sur les joues, qui vérifiaient scrupuleusement la longueur des branches des arbres et la propreté des murs d'enceinte. C'étaient elles, avec leur gorge couverte d'or, qui rabrouaient les pauvrettes qui frottaient le sol des perrons en marbre. Ces servantes qui vivaient dans un petit local infâme au fond du jardin. Reléguées dans une cabane mangée par les moustiques, les serpents et les rats. Miro en avait vu plusieurs en visitant des maisons à louer. Il y avait toujours quelque part derrière les belles maisons, une petite bicoque mangée par la moisissure. Les « quartiers des servants ». Cela rappelait à Miro la condition des *Restavek* d'Haïti. Les enfants domestiques qui restaient à vie dans une famille, incapable d'imaginer une autre existence. Quand ils avaient le malheur de vieillir, sans famille pour les accueillir, les domestiques allaient grossir les rangs des mendiants qu'on envoyait toujours plus loin à la périphérie des villes, jusqu'à ce qu'ils disparaissent complètement, prostrés au pied d'un arbre ou contre le mur d'une usine. C'était pareil ici.

Les castes existent bel et bien en Birmanie, se disait Miro. Comme en Inde. Mais informellement. On n'en parlait jamais. Les Birmans étaient souvent persuadés que se servir en premier était une prérogative normale de leur caste. Ils ne faisaient rien de mal. Juste reproduire l'ordre naturel dans lequel ils étaient inscrits. C'était une entente tacite entre gens convaincus que leur sort aujourd'hui était le fruit des erreurs ou des succès d'une vie passée. Qu'ils soient fabuleusement riches ou incroyablement pauvres, les Birmans partageaient tous la certitude que leur vie était prédéterminée et qu'on ne pouvait rien changer. Et personne ne contestait l'ordre établi.

« N'importe quoi ! » Miro enrageait tout seul à cette pensée.

La réincarnation, c'était une idée tenace et très pratique pour justifier les pires choses. Justement, ici et là, des yeux rouges se

reflétaient dans la lumière des phares. Au ras du sol. Par grappes. Il y avait des chiens partout dans Golden Valley. Ils rôdaient en bande dès la nuit tombée et il valait mieux avoir un bâton ou un parapluie pour les tenir à l'écart. Mais les habitants des beaux quartiers les nourrissaient bien. Ces chiens pelés étaient peut-être un cousin ou un vieux grand-père qui n'avait pas eu de chance de son vivant et s'était réincarné après sa mort en un animal. Plutôt qu'en un général ou un moine. Ils n'avaient sans doute pas acheté assez de mérite durant leur existence humaine. Mauvais calcul. Alors on laissait des assiettes de riz à tous les coins de rues et on traitait les chiens avec respect. Du moins en apparence. Miro le savait bien. Quand les chiens devenaient trop nombreux il fallait bien agir. Alors, un camion de la ville passait au milieu de la nuit distribuer des boulettes de viande. Viande empoisonnée, bien entendu. Et le camion repassait quelques heures après pour ramasser les cadavres. Mais bien avant le lever du jour. Bien avant que les paisibles résidents ne se lèvent et ne voient les corps raidis qui jonchaient les rues. Il ne fallait pas heurter leur sensibilité de bouddhiste, tout de même. Ils auraient été culpabilisés. Mais ils savaient pertinemment que cela arrivait au moins une fois par an. Sans qu'ils aient besoin de dire quoi que ce soit. C'était l'ordre établi et personne ne s'en offusquait. On le faisait pour eux, quelqu'un décidait sans qu'ils aient à émettre un souhait macabre. Ils n'avaient pas à se salir les mains et à compromettre leur rachat d'une vie future en tuant un être vivant. Sinon il aurait fallu faire des donations aux pagodes pour se racheter. C'était ennuyeux. Beaucoup de donations, car c'était quand même une vie arrachée. Même si c'était celle d'un chien. Et quand on en vient à l'argent, il ne faut tout de même pas pousser. De cette façon, pas de souci, on se débarrassait des chiens trop encombrants et on n'avait rien à payer pour se racheter.

« Les sales hypocrites ! » Se dit Miro.

Ailleurs, un peu plus loin dans Rangoun, dans les beaux quartiers de Golden Valley, on faisait la fête dans des intérieurs climatisés. Les murs recouverts de tissus moelleux. Éclairés par des lustres gigantesques. On buvait des whiskies rares et on mangeait des toasts recouverts de produits importés. Des orchestres de harpes et violons murmuraient en fond de scène, sans que personne ne prête attention aux musiciens.

Allongé sur sa natte, dans le noir, Thiri ne dormait toujours pas. Elle repensait à ces orgies gigantesques chez les riches. Elle savait que cela se passait en ce moment même. Tout le monde le savait. Les riches faisaient la fête tous les soirs. Et dans les marques de salpêtre des murs de l'appartement crasseux, elle s'imaginait voir les verres trop pleins qui dégouлинаient. Elle pouvait presque entendre les rires des riches qui se moquaient d'elle. Elle se jura de faire « quelque chose ». Quelque chose qui lui redonnerait sa fierté. Qui prouverait qu'elle existait, elle aussi. Il fallait qu'elle trouve un moyen d'effacer leurs rires. Il fallait qu'elle trouve un moyen de leur faire mal. Le temps était venu pour elle de se lever.

Demain... peut-être.

*Le général Than Shwe, numéro un de la junte birmane a organisé en octobre 2006 un mariage princier pour sa fille cadette. Évalués à 50 millions de dollars par l'opposition en exil, les cadeaux de mariage représenteraient trois fois le budget de la Santé.*

et ils étaient complètement exposés au souffle de la tempête. May fut projetée au travers de la pièce et s'écrasa violemment contre un des piliers. Par réflexe, elle l'entoura de ses bras et serra si fort qu'elle eut mal aux côtes. Elle ne voyait plus rien et ne savait pas où était Pe Kyi. Le moment d'avant, il était là, avec elle, la regardant abriter leurs enfants du mieux qu'elle pouvait. Elle était en train de rajouter des couches de tissu à la natte qui protégeait sa fille et son fils. Protection dérisoire mais qui pouvait peut-être, avec un peu de chance, amortir un coup, empêcher une blessure. Et maintenant Pe Kyi avait disparu. Et elle ne pouvait rien voir ni entendre.

May comprit que ce n'était pas une simple tempête. C'était un cyclone. Un mot terrible que les Birmans n'évoquaient jamais tant il était porteur de mort. C'était un cyclone et personne ne les avait prévenus. May n'était pas idiote, elle savait que l'armée avait les moyens de prévoir. Ils avaient les machines. Ils devaient savoir, là-bas, à Yangon ! Mais personne n'avait rien dit. Si on les avait prévenus, ils auraient pu se mettre à l'abri ailleurs. Plus loin à l'intérieur des terres. Cette pensée la mit en colère. Une colère sourde qui lui fit monter les larmes aux yeux. C'était injuste ! Ils allaient encore tout perdre.

Combien de temps pouvait-elle tenir ? Combien de temps avant que ses bras ne lâchent ? May sentait le vent lui lacérer le dos. Des brindilles, des brins d'herbe arrachés, de la poussière, puis par moments des petites branches plus grosses. C'était comme des coups de fouet qui allaient l'ouvrir en deux. Si une branche plus grosse l'atteignait, si un morceau des murs la frappait, son corps se briserait, là, contre un pilier de sa maison.

Soudain le bruit changea bizarrement de tonalité. Le souffle du vent avait un son différent, comme un chuintement qui se rapprochait. Quelque chose entoura brusquement les pieds de May. Elle sursauta de terreur. Quelque chose de froid, de glacé qui montait le

long de ses mollets. Puis le long de ses jambes. Elle se rendit compte que c'était de l'eau. L'eau arrivait, l'eau était montée jusque dans la maison d'un seul coup ! Elle lui arrivait maintenant à la taille. Puis aux épaules. Elle se sentit soulevée du plancher. C'était une vague ! Par réflexe elle grimpa le long du pilier qu'elle enserrait toujours de ses bras. Pour s'extraire de cette main froide, pour échapper au monstre qui allait l'engloutir. Elle arriva en haut du pilier et ne rencontra aucune résistance. Il n'y avait plus rien. Le toit s'était envolé depuis un moment déjà. Elle ne pouvait pas aller plus haut. Et l'eau montait encore et lui arrivait de nouveau jusqu'en dessous du cou. Elle lâcha prise. Elle flottait. La vague la porta dans le noir. Ses pieds heurtèrent un obstacle. Instinctivement elle mit les mains en avant et sentit le contact du bois. Un autre pilier. Il émergeait toujours mais l'eau continuait à monter. May ne savait plus du tout où elle était. Elle s'agrippa comme elle put à l'extrémité de ce pilier. Comme si elle avait encore une chance que l'eau s'arrête de monter, une dernière chance.

Puis elle réalisa avec effroi où elle se trouvait. Son cœur s'arrêta. Ses yeux s'écarquillèrent au maximum. Elle prit un grand souffle et elle hurla de toute la force de ses poumons. Le pilier auquel elle s'agrippait était celui sur lequel elle avait attaché ses enfants. Beaucoup plus bas.

May lâcha prise. Elle allait mourir elle aussi, mais elle avait hâte que tout soit fini. Vite avant que la douleur sourde qui montait dans sa poitrine ne la déchire. Vite pour ne plus avoir le visage hurlant de ses enfants devant les yeux. Tout effacer. Pour tout recommencer dans une autre vie. Elle allait se réincarner, elle en était sûre. C'était dans l'ordre des choses. Serait-ce en homme, en femme ou en animal ? Elle regretta alors, pendant une fraction de seconde, de n'avoir pas fréquenté la pagode plus souvent. Elle y allait de temps en temps. Pas très souvent. Alors avait-elle acheté

assez de mérite ? Elle avait peu de chances de se réincarner en homme, ça c'était sûr. Tout en s'enfonçant dans l'eau noire, elle eut une dernière pensée : elle allait peut-être se réincarner simplement en animal. Un animal qu'elle avait côtoyé de près pendant cette vie.

Pourvu que ce ne soit pas en crabe. Oh non, pas en crabe !

*Dans la nuit du 2 au 3 mai 2008, le cyclone Nargis frappait la région du delta en Birmanie, faisant 138 000 morts et disparus ainsi que 2.5 millions de sinistrés.*